

Voilà, vous savez tout ce que je sais sur le libre ou plutôt tout ce que l'on m'a appris sur le libre. Les contributions textuelles des personnes extérieures sont indiquées avec une fonte différente. Pour le reste, soyez assurée que je n'ai rien appris seule.

Merci à Domitille Debret et Quentin Creuzet de P451, Vinciane Dahéron d'OSP, et à Cécile Faure pour leur temps et le partage de leur vision du libre.

Antoine Gelgon, Enz@ le Garrec, David Le Simple pour leurs super retours

Anais, Enora, Fredo et Matalie pour leurs lectures, relectures, soutien et conseils

Femke Snelting et Eva Weimnayer pour m'avoir permis de participer à la réécriture de la CC4R et avoir initié mon intérêt pour les licences

28

Ajouts textuels :
Pierre Huyghebaert, Margaret Rhodes pour ALGA Eye on Design, Decolonial Media Licence, Bye Bye Binary, Nicolas Vivant, Laurent Costy, Joost Grootens, Aaron Swartz, Enora Domnion

Ajouts iconographiques :
Constant, Sarah Tailleux, Phonandroid et Alexie, Fiorella, Enora, Anais qui ont immortalisé pour moi la fin de carrière de leur crack Adobe.

Merci à Anna Barres pour la comcolor, Pierre Huyghebaert, Laure Giletti, les typotes et les copaines pour une super scolarité

Ce cahier fait partie de la collection *Buffet à volonté* (petits manuels non-exhaustifs de transition au libre)

aux côtés de
Buffet à volonté Ouvrir l'appétit
Buffet à volonté Licences
Buffet à volonté Usterstiles
Buffet à volonté Scribus
Buffet à volonté Gimp & Inkscape
Buffet à volonté Web2Print
Buffet à volonté Libre Office

Il a été imprimé en Comcolor au Printlab de l'ENSAM La Cambre sur Mullen Print White 18 90g en mai 2024

Graphisme : Clara Bougon, mise en page sur Scribus 1.5.8
Imposé grâce à Spectrolite
Images modifiées sur Inkscape et Gimp

Fontes
Adeleph Fructidor
par Eugénie Bidaut
Swiss par Luna Delabre
et Camille Depalle
Benara Fatt par Clara Bougon
National Park par DO STUDIO
Meta Accanthis
par Amélie Dumont
Platan par Claude Pelletier

Buffet à volonté Ouvrir l'appétit

Ce carnet regroupe toutes les pensées que j'ai pu avoir sur la notion de libre depuis septembre 2023. Il relève d'une expérience personnelle qui ne prend en compte que certains aspects et n'est pas un guide exhaustif sur la manière de faire du libre.

Je me situe en tant que graphiste / typographe, utilisant des logiciels libres davantage qu'en tant que libriste, car j'ai reçu un enseignement graphique, principalement sur logiciels propriétaires, pendant 5 ans.

Dans la mesure du possible, je m'efforce de citer des sources extérieures et des avis contradictoires. Je reste cependant influencée par un prisme éducatif, social et culturel.

1

"You get the best at this banquet of knowledge while the rest of the world is locked out"

Aaron Swartz - [Open Access Manifesto](#), 2008

Sommaire

Préambule	3
Laisser mijoter	5
Pourquoi on fait du libre ?	7
Partager ses ressources	7
Plat de résistance	8
Apprendre des autres	9
Nouvelles saveurs	10
Rendre les choses plus simples	12
Les coudes sur la table	13
Les limites de l'open	18
Open source pour qui ?	18
Libre et gratuit	19
Inventer d'autres recettes	22
Rester bienveillante	23
Sans suite	25
Partir sans payer	25
Ne pas comparer	27
Trouver une alternative	27
Colophon	28



Ne pas comparer

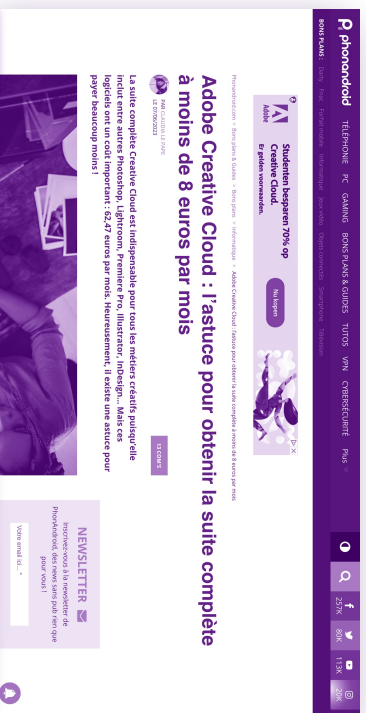
Dans cette optique, le risque est de voir les logiciels libres de graphisme en tant qu'alternatives gratuites aux logiciels de la suite Adobe. Dans cette optique, la comparaison peut rapidement tourner autour de ce qu'il manque aux logiciels pour se placer à la hauteur de la suite Adobe. Bien entendu, les deux ne sont pas comparables. Chaque outil produit des effets différents et ne peut pas devenir une copie conforme du logiciel propriétaire, d'autant plus que les moyens utilisés ne sont pas les mêmes. Gimp ne tente pas de fournir la même expérience de navigation que Photoshop, et Inkscape propose des raccourcis différents que ceux d'Illustrator, car leur but n'est pas de se mesurer à la suite Adobe mais de proposer une solution libre, open source, efficace et suffisante pour beaucoup d'utilisateurs.

Trouver une alternative

Au hasard, je dirais que le dénominateur commun entre nous tous, c'est trouver le prix de la suite Adobe exorbitant et injuste. Chercher des solutions pour ne pas payer la suite, c'est déjà un premier pas vers cette pensée « hackeuse » que partagent beaucoup de libristes : on aime chercher des solutions aux problèmes qu'on rencontre, trouver des moyens détournés et des chemins alternatifs pour parvenir à ses fins.

Peut-être, alors, qu'au lieu de chercher absolument une solution pour hacker cette suite, il vaudrait mieux trouver une solution pour ne plus l'utiliser du tout ?





Placer son VPN en Turquie pour payer moins cher la suite Adobe
www.phonandroid.com/adobe-creative-cloud-abonnement-moins-cher.html



26

Comment obtenir un rabais Adobe ? sarahtraillleur.com/rabais-adobe

Apprendre les logiciels payants en école d'art, c'est finalement assurer à Adobe un bon petit paquet d'argent pour la suite, car quand on apprend pendant 5 ans une technique sur un seul logiciel, même cracké, on décide rarement de s'en détourner pour aller se pencher sur les logiciels libres. On décide même souvent de se mettre à le payer « honnêtement » une fois devenue professionnelle.

Préambule

Quand j'ai commencé à me former au graphisme, on m'a plus ou moins subtilement convaincu que la suite Adobe était la seule manière de faire du design, sans offrir une quelconque solution/soutien financier pour l'obtenir, sans non plus proposer une alternative gratuite ou bien (à l'époque je ne connaissais pas ce terme) open source.



La suite Adobe tabassant mon portefeuille. Image offerte par Arnaud Homann. Provenance inconnue.

3

À ma sortie de BTS j'étais presque amoureuse de la suite Adobe, convaincue qu'il fallait absolument et durablement l'inclure dans mon processus créatif. Après des cracks, des réductions et quand même 685,20€ déboursés en 3 ans, j'ai fini par remettre un peu en question l'apparente neutralité de cette idée.

continue à remplacer inDesign par Scribus, jamais je ne produirai des objets dits « professionnels » je serai à tout jamais l'amatrice éclairée.

Aujourd'hui, je m'intéresse aux alternatives à la suite Adobe pour faire de la mise en page, les logiciels amateurs, les logiciels gratuits, et évidemment les logiciels dits « libres » ou « open source ». Je n'utilise pas uniquement ces logiciels, mais je le fais le plus possible et j'apprécie le fait de ne pas dépendre de la suite Adobe pour faire un travail graphique. Avoir la possibilité de ne plus l'utiliser ni la payer si j'en décide ainsi un jour, ça donne des ailes.

La suite Adobe est loin d'être l'unique façon de faire du graphisme, et elle amène aussi de nombreuses questions et problématiques qu'on oublie souvent de se poser : à quel degré partage-t-on les créations qu'on produit et qu'on utilise ? Qu'est-ce que c'est qu'un logiciel propriétaire ? Qu'est-ce que ça implique de « faire du libre » ? Est-ce qu'il faut être une dieu/déesse du code pour en faire ? Pourquoi a-t-on tant de mal à rentrer seule dans le monde du libre, alors qu'il est supposé être un outil d'autonomisation du/de la citoyenne ?

Sans suite

Partir sans payer


Dans ma classe, ceux qui utilisent Scribus au lieu d'Indesign le font souvent par soucis financier. Soit parce qu'ils ne veulent pas acheter la suite au prix fort, soit parce qu'ils n'ont pas l'argent pour acheter un ordinateur suffisamment puissant qui peut soutenir les nouvelles versions d'Adobe. Les autres utilisent des cracks Adobe, squattent l'abonnement 2 écrans d'une autre, ou bien s'échangent les bons plans de réductions étudiantes, qui nous permettent d'avoir la suite à parfois 75€, ou même 13€ par an. Je ne pense pas qu'une seule de nous 20 ne paye la suite à son vrai prix (20€/an pour une étudiante).

Et puis, Internet regorge de solutions pour ne pas payer la suite Adobe au prix fort, ou même ne pas la payer du tout. Dans certains pays, un abonnement pour la suite Adobe complète revient par exemple beaucoup moins cher. C'est le cas en Turquie, où il est fixé à 8€/mois. On peut ainsi faire croire à Adobe qu'on habite en Turquie pour obtenir l'abonnement de manière légale à moindre frais.

De la même manière, et toujours légalement, si l'on va très loin dans le processus d'annulation de son abonnement à Adobe, Creative Cloud propose subitement une grosse réduction pour nous garder abonnés.

« Contrairement à l'ingénieur logiciel classique qui écrit un code propriétaire pour une entreprise spécifique, les codeuses open source se portent souvent bénévoles pour écrire un code, là où tout le monde peut l'utiliser (ou l'acheter). C'est un terrain propice à l'invention rapide. Il a également acquis une réputation de rhétorique agressive et de dénigrement débridé, et ses membres sont en grande majorité blancs et masculins. Lorsque [Coraline Ada] Ehmké a publié le Contributor Covenant, celui-ci appelait les codeuses à créer « une expérience sans harcèlement pour tout le monde », en « étant respectueuse des opinions, des points de vue et des expériences différentes » et en « donnant et en acceptant gracieusement des commentaires constructifs », entre autres engagements. »

Aussi car plus on crée un entre soi, et plus on crée entre soi, plus on crée des éléments qui ne sont pas accessibles aux autres, et donc, plus on est capable d'identifier qui fait partie, ou non, de notre monde. Ça fonctionne pour les professionnelles qui s'identifient en connaissant le raccourci pour l'espace fine insécable, mais ça fonctionne aussi pour l'utilisation du libre.

- 24  Il faut donc faire attention à ne pas rendre le libre inaccessible : recréer un entre soi ailleurs où l'on ne laisse pas rentrer les autres et où l'on stigmatise les débutantes, est-ce vraiment mieux que ce qui existait à l'origine ?

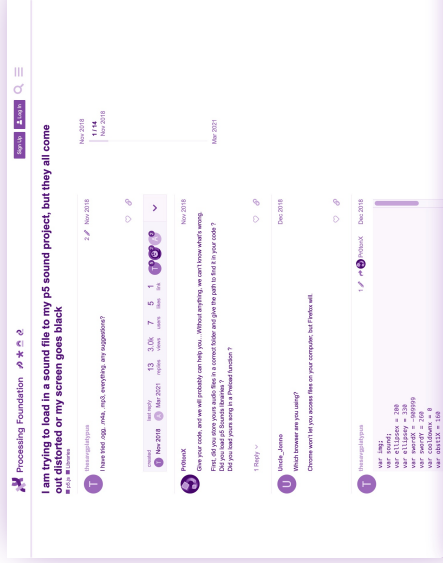
Laisser mijoter

Il existe un entre deux où l'on commence à connaître la recette sans regarder sur Marmiton, sans pour autant l'avoir tellement cuisinée qu'on ne se rend pas compte, quand on l'explique à quelqu'une d'autre, que personne autour de la table ne sait ce que veut dire « faire suer les oignons ». De la même manière, j'ai l'impression que partager ses expériences quand on débute est tout aussi utile qu'écrire un guide quand on sait déjà de quoi on parle, car souvent, on se retrouve très éloignées de la réalité de ce que vivent vraiment les débutantes. Cet entre deux, je ne suis pas sûre d'y être encore parvenue, mais ce guide, comme la plupart des productions open source, est voué à être augmenté, modifié et corrigé dans le futur. Je l'écris maintenant car je crains d'être envoutée plus tard par la spirale du travail, et de ne plus avoir le temps, faute de moyens, de m'y consacrer autant que je peux le faire maintenant.

Je ne suis pas ignorante, je sais que le monde du travail, surtout dans le graphisme, accepte difficilement de travailler l'open source, pour de nombreuses raisons plus ou moins valables.

Personnellement, je me suis intéressée au libre quand j'ai commencé à vouloir expérimenter avec des morceaux de code, et que j'ai trouvé toutes les ressources sur des forums dédiés. En voyant cette mise à disposition d'autant de ressources, j'ai eu envie de rendre la palette et proposer, moi aussi, des choses à partager aux autres, en l'occurrence, des outils pour comprendre... Mais il m'a fallu du temps, et beaucoup de

recherches personnelles, de pistes évoquées par d'autres pour me pencher sur le sujet et comprendre un peu plus les implications du F/LOSS (Free/Libre Open Source Software).



Le forum Processing Foundation sur lequel les contributeurices partagent des informations

Le partage du libre est un apprentissage à feu doux, fait de collaboration, de trouvailles et de questions laissées souvent sans réponses dans des forums obscurs. De la même manière, j'apprends tout doucement à utiliser les logiciels de PAO libres, Scribus, Inkscape, Gimp et Libre Office. Ce guide est un peu comme un journal de bord qui relate les expériences, les astuces, que j'ai pu réunir en commençant mes essais.

Rester bienveillante

L'article [How Codes of Conduct Are Combatting Open Source's Diversity Problem](#), publié sur AIGA Eye On Design par Margaret Rhodes le 24 septembre 2020 explique que le monde de l'open source, notamment dans la communauté qui partage du code, est devenu très malveillant. L'article explique que les collaborateurices sont entrées dans une logique de compétitivité à qui partagera le meilleur code, sans aucun défaut, et stigmatisent ceux qui partagent un essai qui ne serait pas assez qualitatif. Le monde de la collaboration s'est transformé en un modèle méritocratique avec une certaine attente de la part des codeuses que les autres partagent leurs code, sans prendre en compte les différences de temps que chacune y consacre, ni les diversités des origines professionnelles de chacune.

"Unlike a typical software engineer who might write proprietary code for a specific company, open source codes often volunteer to write code out in the open, where anyone can use (or buy) it. It's ground for fast-moving invention. It's also earned a reputation for aggressive ethnic and unbridled shit-talking, and members are overwhelmingly white and male. When Shmoke released the Contributor Covenant, it called upon codes to create "a harassment-free experience for everyone," by "being respectful of differing opinions, viewpoints, and experiences" and "giving and graciously accepting constructive feedback," among other pledges."

Inventer d'autres recettes

Il reste nécessaire, dans notre économie actuelle, de rémunérer les gens pour ce qu'ils créent. Dans les termes des C.U.T.E. (Condition d'Utilisation Typographique Exigente), Bye Bye Binary donne en exemple :

« Une institution importante utilise les caractères sans donation en adéquation avec leurs moyens, alors que des étudiants, es souvents péroraires ambistueusement financieusement à la recherche ? »

La Decolonial Media Licence résume aussi assez bien la problématique : le domaine public n'est pas mieux que le domaine privé car il permet tout autant une appropriation des œuvres par les privilégiés.

« Nous reconnaissons également que le domaine public a conjointement fonctionné pour compléter le domaine privé, étant donné que les œuvres du domaine public peuvent être appropriées pour être utilisées dans des œuvres propriétaires. Par conséquent, nous utilisons le copyleft non seulement pour contourner le monopole accordé par le droit d'auteur, mais aussi pour nous protéger contre cette appropriation. »

Quand ceux qui ont les moyens de payer un contenu préfèrent y accéder gratuitement par soucis d'économie, alors que le contenu a été publié librement, à l'origine à destination des personnes qui justement n'ont pas ce luxe, cela devient un problème. Il faut peut-être alors trouver d'autres manières, des entre deux, des nouvelles manières de faire, autre que l'open source.

Pourquoi on fait du libre ?

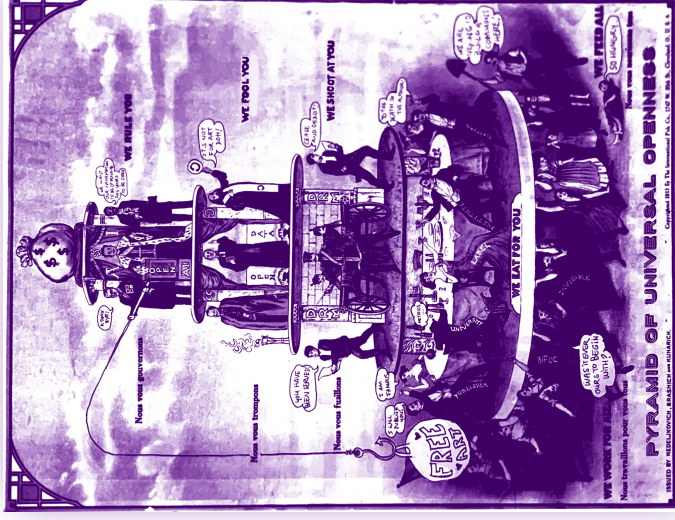
Partager ses ressources

La métaphore filée culinaire qui structure cet écrit est inspirée d'une citation que j'ai lue dans le Guerrilla Open Access Manifesto, d'Aaron Swartz, quand je commençais à m'intéresser à la culture du libre et du partage de ressources.

« You get to lead at this banquet of knowledge while the rest of the world is locked out »

« Vous avez la chance de pouvoir vous nourrir à ce banquet de connaissance alors que le reste du monde en est exclu »

L'open source et la culture du libre tentent quelque part de créer ce banquet de connaissances en libre service : un accès permanent, libre, éthique et sans distinction, à une banque de ressources précieuses et d'outils utiles. Un buffet à volonté, 7j/7 24h/24. Vouloir créer des communs, c'est l'envie de rendre accessible à tous ces ce qu'on sait et ce qu'on possède. C'est une manière de contourner l'aspect marchand que le monde actuel tente de donner à absolument tous les aspects de notre vie.



La pyramide de l'ouverture universelle, image trouvée chez Constant VZW

Plat de résistance

On ne le perçoit pas toujours au premier abord, mais l'open source est un mode de protestation. On l'utilise, en majorité, pour faire barrage à ceux qui veulent segmentariser l'accès à l'information, aux outils, aux connaissances. Car comme on dit, la connaissance est une forme de pouvoir, et bloquer l'accès à cette connaissance est une manière pour les personnes qui possèdent ce pouvoir de rester en situation de supériorité.

Ensuite, il y a la question de quelle gratuité, car certains logiciels ou applications se disent gratuits, mais le sont grâce à la publicité et à l'exploitation des données de leurs utilisateurs, ce qui n'est pas une caractéristique du libre.

« Le libriste n'est [...] certainement pas celui qui veut s'affranchir de l'argent. Il considère par exemple que la licence Creative Commons avec la clause NC (Non Commercial) ne fait pas de cette licence une licence libre. Il préfère laisser la possibilité d'utiliser sa production dans un cadre commercial et ne met jamais cette clause lorsqu'il distribue une production. Le libriste n'est pas non plus l'aveugle qui l'on assimile au « pirate » qui télécharge illégalement et qui souhaite ne rien payer. Au contraire, il défend la juste rétribution. [...] Alors que dans ses premières heures, le logiciel libre souffrait du biais cognitif (entretenu pour partie par un manque d'accompagnement) « gratuit ou pas cher égale moins bonne qualité », cette gratuité, qui aurait pu devenir un atout puisque les logiciels libres étaient désormais plus mûrs, plus stables et capables de répondre à la majeure partie des usages, a été polluée par la gratuité perverse et malsaine des GAFAM. Là où la gratuité d'usage souvent offerte par les logiciels libres est sincère, les GAFAM l'utilisent comme un appât pour mieux enfermer l'utilisateur et traire alors ses données pour un profit toujours plus grand. Il est donc vital et essentiel de distinguer systématiquement ces deux types de gratuité ! »

Laurent Costy, « Les libristes et la gratuité en 2020 (mais il y en a un peu plus, je vous le mets quand même) » dans [APRIL.org](https://www.april.org). Texte découvert grâce au journal [Curseurs](https://www.curseurs.org) n°3 2024.

Cependant, les deux termes restent liés, et il ne faut pas non plus séparer libre et gratuit.

« Quand on parle de transferts en commun gratuits, on ne précise pas qui ils coûtent une fortune en investissement, en gestion et en maintenance, on ne rappelle pas non plus qui ils sont financés avec nos impôts (c'est à évidence), on dit juste qu'ils sont gratuits, c'est à dire qu'il n'y a pas besoin de budget spécifique pour en bénéficier. Oui, les logiciels libres ont un coût, mais nous ne le répertorions pas sur les utilisatrices. »

Nicolas Vivant, Libre ne veut pas dire gratuit, publié le 14 janvier 2023 sur Un blog Furtif. Texte découvert grâce au journal Courseurs n°3, 2024.



20

L'envie du F/LOSS, c'est de décider de s'affranchir de cette limitation, c'est donner la possibilité à chacun, collectivement, d'accéder au même degré de connaissances pour contrer ces inégalités de pouvoir de manière démocratique.

Apprendre des autres

Un des atouts non négligeable que j'ai découverts avec le libre, c'est l'entraide que propose le monde de l'open source. Personnellement, ma première expérience de l'open source, c'est lorsque j'ai cherché des morceaux de code pour un projet sur Processing et que j'ai absolument trouvé tout ce que je cherchais sur des forums dédiés. C'est une ressource précieuse de trouver des gens qui sont prêts à partager leurs découvertes et leurs ressources pour aider les autres à parvenir au même résultats qu'eux, ou à mieux.

Il s'agit de former une intelligence collective, d'aller plus loin en mutualisant les connaissances, en se disant, aussi, que notre valeur ne se résume pas à nos droits d'auteurs, mais également à nos capacités à faire, à nos expériences respectives. Il s'agit de savoir que ce qu'on a fait soit disant seule provient en réalité d'une multitude d'inspirations diverses qui elles même viennent d'autre part, et rentrer dans ce cercle de partage d'idées de manière consciente. C'est partir du principe qu'il n'existe pas vraiment d'auteur·ice originale, partir du principe que si les artistes étaient rémunérés correctement pour leur travail, iels n'auraient pas besoin de protéger leur travail par des droits d'auteur·ice pour subvenir à leurs besoins.



9

Nouvelles saveurs

Pourquoi s'ouvrir à de nouvelles possibilités? « C'est relou, j'ai déjà passé 5 ans à apprendre Adobe à fond exprès pour me professionnaliser. Pourquoi je reprendrais tout depuis le début, avec un logiciel qui offre moins de possibilités? ».

Quelque soit le logiciel qu'on a appris, on a du mal à en changer, car on a pris ses petites habitudes, on connaît son ustensile par coeur, les températures idéales, on sait assaisonner de tête, etc. C'est parfois simplement une question d'où l'on part. Les deux sont différents et ne proposent certainement pas les mêmes fonctionnalités, mais il est aussi dur de se former à inDesign qu'à Scribus quand on n'a jamais connu qu'un des deux.

Passer au libre, c'est donner la possibilité d'avoir le choix, de déjà connaître autre chose le jour où vous n'aurez plus une thune, plus la place sur votre ordi pour tous les caches Adobe. C'est pour le jour où votre système d'exploitation ne sera plus compatible, où votre abonnement étudiant à 10€ l'année passera à 60€ le mois car vous rentrerez dans le monde professionnel, ou bien le jour où vous aurez simplement envie de tester autre chose.

Est-ce vraiment nécessaire de payer la suite Adobe tous les mois? Est-ce qu'être graphiste ne se résume vraiment qu'à notre capacité ou non à posséder un ensemble de logiciels particuliers? Une cheff étoilée ne cuisine-t-elle pas aussi bien dans la poêle de sa mamie/son papi que dans ses super marmites en cuivre?

Libre et gratuit

En anglais, libre et gratuit se disent **free**. La confusion est commune et beaucoup de libristes insistent sur la différence entre les deux termes.

On ne le répètera jamais assez, privilégier le libre juste parce que les contenus sont gratuits, ce n'est pas une super solution. Déjà, car il faut saisir les paramètres engendrés. Comme le dit Quentin Creuzet (studio F451) dans une discussion que nous avons eue à propos des fontes et des fonderies libres :

« Le libre, l'open source, c'est censé être le véhicule d'une éthique, d'une valeur, et dans ce cas là ce n'est absolument pas le propos. Le moteur, c'est souvent « ah bah je pensais que la typo [en tant que spécialité] c'était gratuit.

Je me rends compte que ça ne l'est pas, donc je vais taper free font sur google ; je tombe sur Velvetyne et oh bah vu que j'ai pas un oeil pro, je ne me rends pas compte qu'elle amateur est moins bien qu'une fonte payante ». Comme quand on utilisait Dafont à l'époque, et c'est toujours le cas maintenant. Il y a une éducation à dire que ce n'est pas juste une question de gratuité ou qu'on peut l'utiliser comme on veut, il y a des choses derrière.

Et la typo, c'est un monde complètement inconnu pour la majeure partie des gens, qui ne connaissent le domaine qu'au travers du choix de typo que propose Word. Forcément, c'est dur de leur expliquer que ça coûte de l'argent, que c'est un métier. Il y a des gens qui n'ont aucune idée que ça coûte de l'argent. Même les graphistes, je connais énormément de designers avec qui j'ai travaillé qui ne payent pas les typos, donc un jour ils se font rappeler à l'ordre et ils payent mais ce n'est pas du tout lié à une éthique. »



Les limites de l'open

De plus en plus, des institutions et des collectifs s'interrogent sur la viabilité de l'open source et de l'open access. En centrant son objectif sur la productivité et l'efficacité, et non sur la collaboration et le partage de ressources au plus grand nombre, on fini par retomber dans les travers capitalistes qu'on pensait éviter à l'origine.

Open source pour qui ?

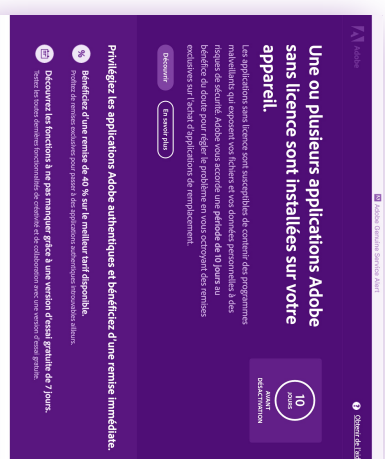
Est-ce que l'open source c'est toujours la meilleur solution ?

Si vous êtes chef·f cuisinière dans un restaurant, vous ne savez pas pour qui vous faites à manger. Parfois vous ne le savez pas avant qu'ils aient terminé leur assiette et l'aient saucée, puis vous insultent pour la manière dont vous vous êtes habillée aujourd'hui.



18

Quand on propose du contenu libre ou open source, pour qui est-il libre ? Si tout le monde est libre de réutiliser notre travail, vraiment tout le monde, cela inclut forcément des personnes qui ne partagent pas les mêmes valeurs que nous, qui ont des actions nocives envers d'autres, ou envers l'environnement. Parfois, il est nécessaire de faire un pas en arrière pour se protéger.



Détection de piratage par la suite Adobe, image offerte par Elena Certsier

Buffet à Volonté est simplement une porte d'entrée qui se veut accessible pour passer au-delà des appréhensions que l'on peut avoir à propos des logiciels libres et de la difficulté à s'y adapter. Car quelque part, se familiariser au libre relève davantage d'une dédramatisation que d'une véritable conversion ou transition douloureuse.

Simplement, on oublie trop souvent, à cause de ce qu'on nous enseigne dans les écoles de graphisme et pour un souci de globalisation, que la suite Adobe est loin d'être le seul outil avec lequel nous pouvons faire du graphisme. Il ne faut pas forcément abandonner la suite Adobe et se lancer aveuglément dans les logiciels libres, simplement dézoomer et se rendre compte que ce n'est pas la seule solution. Dans d'autres pays, on utilise comme alternative à Adobe la suite graphique Corel-Draw (US, Inde, Brésil). Certes pas dans les mêmes proportions (plus de 12 000 entreprises dans le monde, avec certaines à 10 000 salariés, contre environ 33 millions d'utilisatrices indépendantes pour Adobe), mais on oublie souvent complètement qu'il existe des alternatives, et que Photoshop n'a que 35 ans.



11

Il ne faut pas remettre en question le fait qu'il faille parfois payer pour obtenir un service ou bien un logiciel, car, évidemment, certaines ont besoin d'argent pour continuer à être pérenne. Il s'agit davantage de remettre en question le fait que cela soit la seule solution acceptable dans le monde professionnel, et que ses prix deviennent abusifs.

Rendre les choses plus simples

Si vous avez déjà travaillé pour une entreprise, quelque soit son domaine d'activité, vous avez sans doute déjà perdu beaucoup de temps à refaire des choses qui avaient déjà été faites des dizaines de fois. Des sources perdues, des fichiers inaccessibles car la direction a changé de logiciel, des fichiers de fontes achetés mais perdus...

Dans un studio de graphisme, cela n'échappe pas à la règle. Une cliente qui change de studio doit parfois repayer chaque studio plusieurs fois car il n'a pas sauvegardé les sources de ses fichiers. Le libre peut être une réponse à cette perte d'énergie et de temps, en créant un système d'intelligence collective dans lequel les sources sont disponibles facilement. On tombe évidemment dans une certaine obligation d'efficacité, donc un peu capitaliste, mais en même temps beaucoup moins aliénante.

respecter dès les premières années d'études. Et si l'on ne sait pas les respecter, si on ne connaît pas par cœur le raccourcis pour l'espace fine insécable, cela montre qu'on ne fait pas partie de ce monde.

Pourtant, apprendre le graphisme sur plusieurs logiciels différents peut apporter une plasticité qui permet de s'adapter plus facilement à un nouvel environnement ou une nouvelle fonctionnalité.

« Les pays qui accompagnent des étudiants devenu·es artistes en leur apprenant la suite Adobe font valoir qu'ils sont accablés·es à (sue) avec du graphisme grâce à ces logiciels. Certain·es me considèrent alors comme celui qui veut les mettre sur la paille. Ce n'est évidemment pas le cas. Moi, je fais valoir les parcours de ceux qui œuvrent sous win, se joignent à d'autres pratiques logicielles et qui, avec vite, sont privilégiés·es à l'embauche. Ce sont des gens qui ont appris à se débrouiller, mais ce n'est pas toujours visible. Il y a clairement des problèmes de compréhension de ce qui est réellement en jeu, au-delà du lien apparent entre suite Adobe et professionnalisme. »

Pierre Huyghebaert dans Courseurs n°2 - Éducation, la pression numérique, « Enseigner la typographie au risque du libre »

À l'inverse, les logiciels libres ou open source évoqués dans les CV sont principalement des éditeurs de code ou d'électronique (Brackets, Processing, Arduino). Il y a deux solutions. Soit personne ne sait utiliser de logiciel de mise en page open source, soit iels ne jugent pas utile de le faire figurer dans leurs compétences.

J'ai fait mon enquête auprès d'une amie qui sait utiliser Scribus, à qui j'ai demandé si elle le faisait figurer dans son CV. Elle m'a dit :

« Non pas vraiment car dans le milieu du graphisme personne ne l'utilise, mais ça peut faire une ligne de plus »

Donc, on nous apprend les mêmes techniques dans le monde de l'art parce que c'est ce que tout le monde utilise dans le monde professionnel, et parce que c'est ce que le monde professionnel veut qu'on sache utiliser. C'est plus simple de tous les connaître le même logiciel dans un soucis d'efficacité, et de compréhension. On finit par apprendre à maîtriser un outil au lieu d'apprendre les techniques qui nous permettent d'appliquer nos connaissances à n'importe quel outil : l'apprentissage de la lisibilité et de la hiérarchie visuelle déborde souvent vers des règles qui n'existent que pour se distinguer des personnes qui ne les ont pas apprises.

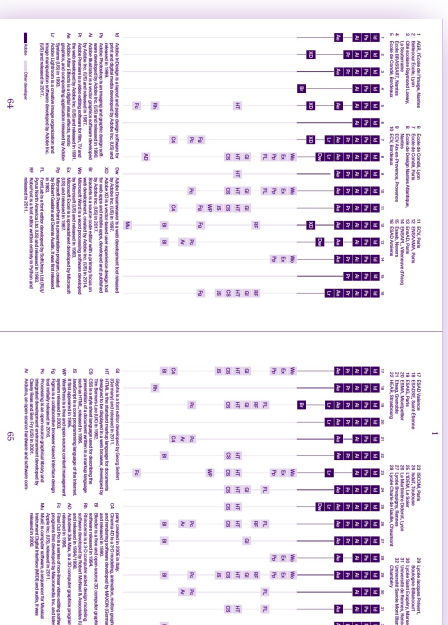
La suite Adobe devient alors quelque part l'équivalent de l'étiquette dans la haute société. Utiliser Scribus, Dafont, Canva, c'est mettre les coudes sur la table, seuls les ignorantes ou les contestataires le font quand-même. Mais si l'on veut s'introduire dans le vrai monde, il faut apprendre à déguster sa banane à la fourchette et maîtriser les masques décrétement sur Photoshop. Il n'y a qu'une certaine élite, le « dessus du panier » qui connaît tous les secrets de la suite Adobe parce qu'on lui a appris à les

Les coudes sur la table

Pourquoi est-ce qu'on nous apprend quasi seulement la suite Adobe en école d'art ?

Dans son essai « Tools'R'Us », publié dans le Graphisme en France 2023, N°28, Joost Grootens montre un tableau dans lequel il analyse tous les CVs qu'il a reçus de la part d'étudiantes en école d'art et design française, et les logiciels que ceux-ci disent maîtriser. Parmi 28 logiciels, Indesign, Illustrator et Photoshop sont les seuls qui figurent comme maîtrisés par l'ensemble des élèves des 32 écoles, suivis de près par After Effects (26 écoles) et PremierePro (22 écoles).

On voit donc assez clairement « de quelle manière les institutions pédagogiques envisagent le design graphique et quelles compétences sont jugées nécessaires pour que de jeunes designers deviennent compétentes » (Joost Grootens).



Joost Grootens, « Tools'R'Us », publié dans le Graphisme en France 2023, N°28



VOLER UNE VOITURE?
JAMAISI!

LE PIRATAGE,
C'EST DU VOL

